

met, le petit nombre des banquiers et magnats, détenteurs des monopoles essentiels. L'ensemble des couches sociales se présente donc comme une pyramide formée de couches différentes posées les unes sur les autres, et dont le nombre d'individus diminue rapidement à mesure que l'on passe de la base au sommet. En outre chaque couche s'appuie sur la couche qui est en dessous d'elle et accentue la pression sur cette dernière.

Toutefois, il n'y a pas de limites précises entre les diverses couches sociales voisines l'une de l'autre et il se produit des échanges constants entre elles. Mais du fait de la concentration rapide de la dictature capitaliste, ces échanges se

font vers les couches inférieures qui s'agrandissent constamment, alors que les couches supérieures diminuent, le sommet de la pyramide formé des banquiers et magnats tendant vers un volume toujours plus petit.

Il serait intéressant pour les communistes, d'étudier le mécanisme de ces processus d'intégration et de désintégration des diverses couches sociales au profit de la dictature capitaliste. Il y a des enseignements à en tirer pour élaborer une tactique de lutte de classes qui puisse utiliser ces phénomènes dans un sens révolutionnaire.

H. P.

Deux moments du Proletariat

Un des plus grossiers parallèles, que rien ne justifie, et qui est politiquement une honte, tracé par Kautsky entre la Commune et la Russie soviétiste, est bien celui qui concerne le caractère de l'ouvrier parisien de 1871 et du prolétaire russe de 1917-1919. Kautsky nous dépeint le premier comme un enthousiaste révolutionnaire, capable de la plus haute abnégation, tandis qu'il nous représente le second comme un égoïste, un profiteuse, un anarchiste forcené.

L'ouvrier parisien a derrière lui un passé trop bien défini pour avoir besoin de recommandations révolutionnaires — ou pour devoir se défendre des louanges du Kautsky actuel. Néanmoins, le prolétariat de Pétersbourg n'a pas et ne peut avoir de motifs de renoncer à se comparer à son frère aîné. Les trois années de lutte ininterrompue des ouvriers pétersbourgeois — d'abord pour la conquête du pouvoir — ensuite pour son maintien et son affermissement au milieu de souffrances telles qu'on n'en vit jamais, malgré la faim, le froid, les dangers continuels, constituent un fait exceptionnel dans les annales de l'héroïsme et de l'abnégation des masses. Kautsky, comme nous le montrons par ailleurs, prend, pour les comparer à l'élite des communards, les éléments les plus obscurs du prolétariat russe. Il ne se distingue en rien sur ce point des sycophantes bourgeois pour lesquels les morts de la Commune sont incomparablement plus sympathiques que les vivants. Le prolétariat pétersbourgeois a pris le pouvoir quarante-cinq ans après le prolétariat parisien. Ce laps de temps nous a doté d'une immense supériorité. Le caractère petit-bourgeois et artisan du vieux et en partie du nouveau Paris est totalement étranger à Pétersbourg, centre de l'industrie la plus concentrée du monde. Cette dernière circonstance nous a facilité considérablement et nos

tâches d'agitation et d'organisation et l'établissement du système soviétiste. Notre prolétariat est loin de posséder les riches traditions du prolétariat français. Mais, en revanche, au début de la Révolution présente, la grande expérience des insuccès de 1905 était encore vivante dans la mémoire de la génération aînée, qui n'oubliait pas quel devoir de vengeance lui avait été légué. Les ouvriers russes ne sont pas passés, comme les ouvriers français, par la longue école de la démocratie et du parlementarisme, école qui, à certaines époques, fut un facteur important dans la culture politique du prolétariat. Mais, d'autre part, l'amertume des déceptions et le poison du scepticisme (qui lient la volonté révolutionnaire du prolétariat français — jusqu'à une heure que nous espérons proche), n'avaient pas eu le temps de se déposer dans l'âme de la classe ouvrière russe.

La Commune de Paris a subi une défaite militaire avant que, devant elle, se fussent dressées, de toute leur hauteur, les questions économiques. En dépit des magnifiques qualités guerrières des ouvriers, parisiens, la situation militaire de la Commune fut de bonne heure désespérée : l'indécision et l'esprit de conciliation des sphères supérieures avaient engendré la désagrégation des couches inférieures.

La solde de garde national était payée à 162.000 simples soldats et à 6.500 officiers, mais le nombre de ceux qui, réellement, allaient au combat, surtout après la sortie infructueuse du 3 avril, variait entre vingt et trente mille.

Ces faits ne compromettent nullement les ouvriers parisiens et ne donnent à personne le droit de nier leur courage ou de les qualifier déserteurs, — bien que les cas de désertion n'essent certainement pas fait défaut parmi eux. La capacité guer-

rière d'une armée requiert surtout l'existence d'un appareil de direction régulier et centralisé. Les communards n'en avaient pas même l'idée.

Le Département de la guerre de la Commune siégeait, selon l'expression d'un auteur, dans une chambre sombre, où toute le monde se bousculait. Le bureau du ministère était rempli d'officiers, de gardes nationaux qui exigeaient soit des fournitures militaires, soit des approvisionnements, ou qui se plaignaient qu'on ne les relevât pas. On les renvoyait au Commandement de la place. « Certains bataillons restaient dans les tranchées de vingt à trente jours, tandis que les autres étaient constamment en réserve. Cette insouciance tua bien vite toute discipline. Les plus courageux ne voulaient plus dépendre que d'eux-mêmes ; les autres se défilaient. Les officiers agissaient de même ; les uns abandonnaient leur poste pour aller au secours du voisin subissant le feu de l'ennemi ; les autres parlaient en ville... » (*La Commune de Paris de 1871*, P. Lavrov, 1919, p. 100).

Pareil régime ne pouvait pas rester impuni. La Commune fut noyée dans le sang. Mais, à ce sujet, vous trouvez chez Kautsky une consolation unique en son genre : « La conduite de la guerre — dit-il en secouant la tête — n'est pas en général le côté fort du prolétariat » (p. 76).

Cet aphorisme digne de Pangloss est à la hauteur d'un autre apophtegme de Kautsky, à savoir : que l'Internationale n'est pas une arme du temps de guerre, étant par sa nature « un instrument de paix ». Le Kautsky actuel se résume, au fond, tout entier, dans ces deux aphorismes, et sa valeur est à peine supérieure au zéro absolu. « La conduite de la guerre, voyez-vous, n'est pas en général le côté fort du prolétariat ; d'autant plus que l'Internationale n'a pas été créée pour une période de guerre ». Le bateau de Kautsky a été construit pour naviguer sur les eaux tranquilles des étangs, et non pour affronter la pleine mer et traverser les orages. S'il commence à faire eau et s'il coule maintenant à fond, les torts sont évidemment du côté de la tempête, des éléments, de l'immensité des vagues et de toute une série d'autres circonstances imprévues auxquelles Kautsky ne destinait pas son magnifique instrument.

Le prolétariat international s'est donné pour tâche de conquérir le pouvoir. Que la guerre civile « en général » soit ou non un des attributs indispensables de la révolution « en général », il n'en reste

pas moins incontestable que le mouvement en avant du prolétariat, en Russie, en Allemagne et dans certaines parties de l'Autriche-Hongrie, a revêtu la forme d'une guerre civile à outrance, et ce, non seulement sur les fronts intérieurs, mais sur les fronts extérieurs. Si la conduite de la guerre n'est pas le côté fort du prolétariat, et si l'Internationale ouvrière n'est bonne que pour les époques pacifiques, il faut faire une croix sur la révolution et sur le socialisme, car la conduite de la guerre est un des côtés suffisamment forts du gouvernement capitaliste, qui, sans guerre, ne permettra certes pas à l'ouvrier d'arriver au pouvoir. Il ne reste plus qu'à considérer ce qu'on appelle « démocratie socialiste » comme un parasite de la société capitaliste et du parlementarisme bourgeois, c'est-à-dire à sanctionner ouvertement ce que font en politique les Ebert, les Scheidemann, les Renaudel, et ce contre quoi Kautsky, nous semble-t-il, s'élève encore.

La conduite de la guerre n'était pas le côté fort de la Commune. C'est la raison qui fait qu'elle a été écrasée. Et comme elle fut écrasée impitoyablement !

« Il faut remonter — écrivait en son temps l'historien libéral, plutôt libéral modéré, Fiaux — aux proscriptions de Sylla, d'Antoine et d'Octave pour trouver pareils assassinats dans l'histoire des nations civilisées ; les guerres religieuses sous les derniers Valois, la nuit de la Saint-Barthélemy, l'époque de la Terreur, ne sont en comparaison que des jeux d'enfants. Dans la seule dernière semaine de Mai, on a relevé à Paris 17.000 cadavres de fédérés insurgés... On tuait encore vers le 15 juin ».

« ...La conduite de la guerre, en général, n'est pas le côté fort du prolétariat... »

Mais c'est faux ! Les ouvriers russes ont montré qu'ils sont capables de se rendre maîtres aussi de la « machine de guerre ». Et nous voyons ici un énorme progrès réalisé sur la Commune. Ce n'est pas une abjuration de la Commune — car la tradition de la Commune n'est pas dans son impuissance — mais la continuation de son œuvre. La Commune a été faible. Pour achever son œuvre, nous sommes devenus forts. On a écrasé la Commune. Nous portons coup sur coup à ses bourreaux. La Commune, nous la vengeons, et nous prenons sa revanche.

L. TROTSKY.

(« *Terrorisme et Communisme* », 1920.)